

A Kouroudi avec le 2ème Commando

Par le lieutenant J. Rosier.

1 - L'accrochage de Kouroudi, le 18 juin 1971, a marqué la mémoire des acteurs, comme il demeure un moment fort de l'histoire de la 6ème CPiMa.

A ce titre et compte tenu des graves lacunes du journal de marche de la compagnie sur cet épisode, le président m'a demandé, depuis longtemps déjà, d'en faire le récit. Si j'ai tardé, c'est que je m'en sens bien incapable, du moins sous l'aspect historique et global, n'ayant vécu cette aventure que par le petit bout de la lorgnette du 2ème commando, si je puis dire.

Sans faire faux bond, je me limiterai donc naturellement à rassembler quelques souvenirs personnels, ceux qui restent dans l'esprit parce qu'ils sont gravés dans le cœur, en dehors de toute archive (hormis mon carnet individuel de services aériens) et d'une quelconque prétention à la vérité objective.

2 - Si l'on évoque Kouroudi, on ne peut omettre, en préambule, de rendre hommage à Dominique pour sa géniale manœuvre de diversion qui a conditionné le succès de l'opération.

Il avait un compte à régler avec la bande du Borkou. Par renseignement, il savait qu'elle devait se réunir et se reconditionner dans une des palmeraies au nord-ouest de Largeau. Pour ne pas la rater, il devait lui faire croire qu'elle n'était pas directement menacée.

C'est ainsi que le 8 juin à l'aube le 2ème commando est aérotransporté à Ounianga. Il est rejoint par l'escadron porté, en provenance de Largeau, et les inséparables camions libyens de «Khalifa Farradj», chargés de pétrole. Sous l'autorité directe de Dominique, ce petit monde s'active à l'est d'Ounianga pendant une petite semaine, sans grand résultat, hormis celui de se faire voir.

Pendant ce temps, Largeau monte normalement en puissance à notre profit (reliquat de la compagnie, chasse, hélicoptères en réserve et logistique en soutien).

Pour enfoncer le clou, Dominique donne l'ordre de démonter l'opération, avec mesures préparatoires pour le retour à Fort-Lamy via Largeau.

Quand tout le monde est regroupé à Largeau, les ordres tombent : engagement immédiat vers les palmeraies. Premier bond : Kirdimi.

Klonovski avec sa section d'intervention du BET part devant en éclaireur. La véritable opération est désormais lancée :
- Le 16, héliportage du 2ème commando sur Bedo : RAS.
- Le 17, héliportage d'une partie de la compagnie, dont le 3ème commando sur Forom : RAS. Dans la soirée Klonovski capture des suspects. Ils parlent : 200 rebelles sont à Kouroudi.
- Le 18 à l'aube Klonovski accroche. Héliportage de la compagnie à partir de Bedo et Forom. Le piège a fonctionné. Chapeau Dominique !

3 - Après ce rappel de la genèse de l'affaire et avant quelques arrêts sur image, voici le film de l'action, telle que je l'ai ressentie et vécue.

Tôt le matin du 18 juin, alertés mais très peu informés, nous nous tenons prêts à être héliportés, derrière le 1er commando, malgré tout conscients que l'accrochage est imminent. A l'arrivée des H 34, un escogriffe de mécano bondit de son appareil et nous gueule tout excité que «ça pète de partout».



A part cette confirmation de nos prévisions, nous n'aurons pas d'autres précisions pendant la séquence des pleins effectués en chœur à la pompe Japy.

Embarquement et décollage immédiat des 28 commandos de Noir 2 (4 hélicoptères x 7 paras = 28... et pas plus !). Posé acrobatique. Poussière. On se met en garde à l'abri de quelques rochers. Boussole : à 2 km au sud la palmeraie de Kouroudi ; à l'ouest un alignement de «cailloux» bordés de quelques groupes de palmiers dont l'un est en feu (strafing AD 4). Partout ailleurs, du sable à perte de vue. Je ne peux localiser la position de Neau.

Que faire ? Pas de chef, pas d'ordres, mais 27 regards qui me fixent. Alors je sais qu'il faut agir. Jumelles : au sud en lisière de palmeraie, au loin, des silhouettes se replient dare-dare vers l'ouest et des détonations sont audibles.



4 - Je laisse Bez en appui sur la position et avec le reste : en avant ! Nous courons au canon quelques centaines de mètres dans le sable en réalisant que la route sera longue et pénible. Mais ces réflexions, plus ou moins sportives, sont vite interrompues par des tirs de flanc, en provenance du relief à notre droite.

A droite, droite ! On se poste comme on peut en profitant des ondulations du sable. Je réalise soudain ce que cette ligne de rochers, s'égrenant à plusieurs centaines de mètres, recèle de pièges. Le danger est là, l'objectif aussi. En l'occurrence, je me fixe le «caillou» le plus proche, en forme de patate, au sud de l'alignement rocheux.



Le 2ème commando à Zouar en octobre 1971 : Bez avec son groupe Au volant Grutter ; derrière Goursaud, Beyle, Ripinski, Maillet...

La chasse est au dessus et nous avançons par bonds successifs d'équipes à la faveur de ses puissants appuis. Déjà le soleil commence à chauffer.

Une alouette nous survole. C'est Dominique qui vient certainement me préciser les ordres. Il orbite témérairement, eu égard aux plombs qui traînent dans l'air. Mais son C 10 d'avant-dernière génération, coincé sous son siège, est, de ce fait, inaccessible à tout réglage avec mon P 13 pré-réglé de dernière génération.

La communication qui s'en suit se résume à un chapelet de borborygmes que je traduis sans hésitation par une totale approbation de mon action. Heureux lieutenants de cette époque !

5 - Milieu de matinée. Nous parvenons à un monticule sableux où affleurent quelques rochers. Pause, car les AD 4 sont partis ravitailler. La chaleur devient étouffante. Ce qui reste d'eau dans les bidons n'est plus tiède, mais déjà chaud.

Gosset, qui commande par intérim (en l'absence de Canal, malade) est à son tour hélicoptéré avec la commandement. Je lui communique un point de situation. Il m'exhorte à être prudent. Certes, mais au stade où j'en suis, je n'ai plus tellement le choix. D'autant que ça claque de plus en plus fort autour de nous : fusil, FM, mitrailleuse et même grenade à fusil. Ça, c'est nouveau à tel point que Michaux croit à une méprise à la première. Pourtant, il faut se rendre à l'évidence à la deuxième.

Bouvinet arrive à son tour avec le troisième commando, alors que le pirate pilonne méthodiquement tous les «cailloux».

Désormais, par rapport au relief rocheux, qui abrite la résistance rebelle, le dispositif s'établit grosso modo comme suit :

- Le 1er commando (Neau) verrouille au nord, renforcé par des gardes-nomades.
- Le 3ème commando est prêt à manœuvrer au nord-est.
- Le 2ème commando est en pivot à l'est avec un groupe (Bez) et manœuvre au sud-est avec le reste
- Klonovski verrouille au sud avec sa grosse section d'intervention (en fait, une demi-compagnie).
- Ultérieurement, le 4ème commando (Thomann) viendra boucler à l'ouest.

6 - Retour des AD 4 en fin de matinée pour prendre le relais du pirate. La progression peut reprendre.

Premier point à atteindre : un groupe de palmiers à 200 mètres devant. Deuxième point à atteindre, l'objectif : 100 mètres plus loin.



Michaux et Bach

Je laisse Fétiveau en appui avec les pièces, car l'endroit devient malsain. Avec Michaux, Sabiani et les voltiges on s'élançe, par petits paquets, à chaque fois qu'un AD 4 s'aligne dans l'axe au ras des dunes : un coup au canon, un coup à la bombe, un coup pour rien, histoire d'économiser les munitions. Malgré le matraquage méthodique, les geysers de sable causés par les impacts et le claquement des projectiles nous forcent à réduire l'amplitude des bonds qui se terminent en plongeons rampants le plus souvent.

Pourtant, vers midi nous atteignons les palmiers... sans casse. De nombreux indices montrent que l'on vient de décrocher précipitamment de cette position : sang, chèches, bidons, cartouchières, fusils jonchent le sol ou ont été mal dissimulés. Les AD 4 repartent, alors qu'un calme inquiétant s'instaure dans le coin.

Nous observons la masse lugubre du «caillou», truffé d'anfractuosités, qui se dresse devant nous. La soif et la chaleur deviennent insupportables. Nous faisons une pause avant le dernier bond. C'est là que Lemonnier, très crânement, nous ravitaille en eau : soulagement !

7 - Le pirate prend le relais sur l'objectif. Nous nous élançons en deux vagues pour terminer par l'escalade du relief, non sans avoir grenadé et mitraillé l'entrée des grottes au passage.

En début d'après-midi, nous débouchons sur notre «caillou» comme sur un billard. Quelques rafales, en guise de bienvenue, nous plaquent à la roche. Ferraretto est légèrement blessé par un éclat, tandis que le pirate fait des merveilles au plus près : les douilles de 20 mm nous tombent dessus en signe de solidarité. De son côté, Klonovski nous aide par des tirs d'appui efficaces, tant et si bien que l'air devient un peu plus respirable.



Peu de temps après, pourtant, Guillemet est blessé par balle à la jambe, d'un coup tiré à très courte distance. Surprise et tension, d'autant que des cliquetis et des voix se font entendre en contrebas.

Klonovski me prévient alors que «des clients prennent le frais sur la terrasse en dessous». Grenades vite ! Je passe ma phosphore à Michaux qui est en place au balcon. Il leur concocte un cocktail maison détonant. Klonovski confirme «qu'ils ont été servis».

L'action se déplace brusquement plus au nord dans le secteur de Bouvinet, où tour à tour Martin et Diarra sont tués, et Bertiaux sérieusement étrillé avec son groupe à mi-pente d'un pierrier. Une résistance surprise s'est dévoilée à bout portant, faisant de gros dégâts. Nous fournissons le maximum d'appui feu au 3ème commando, autant que le permettent la visibilité insuffisante et la distance excessive. Mais notre tir doit vite cesser car le 1er commando, que je n'ai toujours pas situé, en reçoit de dangereuses éclaboussures. La zone d'action très cloisonnée est démesurée par rapport à l'effectif engagé au sol, même avec l'hélicoptère de Thomann qui vient de s'effectuer à l'ouest.

Les tirs deviennent sporadiques. J'en profite pour évacuer Guillemet par hélico à partir des palmiers franchis précédemment. Nous nous préparons au bouclage de nuit, qui s'effectue à la lueur des lucioles, tous moyens réunis, au pied du relief.

Malgré les hallucinations inévitables et les rafales qui s'en suivent, rien d'important n'a lieu dans notre secteur au cours de cette nuit interminable.

Au lever du jour, ratissage en direction du relief rocheux. On récupère armes et prisonniers, dont certains gravement blessés. On fait le compte des cadavres.

Dominique accompagné de l'aumônier Bouillon arrive en 6x6 sur la position. Présentation. Salut. Petit mot chaleureux pour féliciter le commando. Ça fait toujours plaisir. Puis jonction avec les 1er et 4ème commandos et regroupement de la compagnie. L'affaire de Kouroudi est close. Les traits sont tirés, les treillis auréolés de sel et les cuirs tannés.

8 - Dominique a réglé son compte à la bande du Borkou, estimant qu'elle est neutralisée pour un an. Il a raison. Mais en juillet 1972 Dominique n'est plus là, Klonovski l'est encore.

C'est sa dernière opération avant le retrait de la France. Il est seul cette fois. Il a scindé sa section d'intervention en deux éléments. Delavaux, son solide adjoint, accroche le premier tombant sur un fort parti. D'emblée, il est tué avant que son chef et ami n'arrive à la rescousse. Les témoins diront que, pour la première fois, ils ont vu ce vieux grognard pleurer.

Quant à nous, en ce lendemain de combat, nous nous regroupons : vivants hagards entourant nos morts qui reposent sous leur toile de tente. Peu de paroles échangées. Il faut laisser décanter. On boit la bière de l'amitié, on prend des nouvelles des blessés et on se prépare doucement à un retour à la normale.

9 - Trente ans après, des images fortes resurgissent, comme si c'était hier, car elles sont désormais frappées du sceau indélébile et du seing inaltérable de la fraternité des soldats qui ont combattu côte à côte.

C'est d'abord Guillemet, jeune pousse issue du 8ème RPIMa, qui se met à mollir quand la progression devient très dure. Je lui fais comprendre que si les gars d'en face l'ont raté, moi, je ne le raterai pas. Et il repart comme en 14. Il avait seulement besoin d'une parole de réconfort de son chef.

Le même Guillemet, deux heures plus tard, posté en «chouf» sur le flanc du dispositif final, qui reçoit une balle dans la jambe. Il n'aura de cesse que de me rejoindre, en criant «*mon lieutenant*», au risque de se faire moucher une seconde fois en franchissant le découvert qui nous sépare. Rude baptême du feu pour ce gamin dont la nouvelle famille est le 2ème commando.



Guillemet avec son lieutenant

Lorsqu'il rallie le commando après sa convalescence, je le prends comme radio. Il me raconte alors que, pour calmer la folle inquiétude de sa mère, il lui fait croire qu'il est affecté à l'ordinaire, ne risquant ainsi plus rien.

Nous nous retrouverons au Sud-Liban en 1978. Il est au 3ème RPIMa, j'effectue la relève avec le 8ème RPIMa. Bien sûr, je lui demande si sa mère croit toujours qu'il est cuistot. Il me répond par son bon sourire. Sacré Guillemet qui nourrissait pourtant si mal son lieutenant au bivouac !

10 - Ou encore ce formidable Lemonnier, caporal conducteur de 6x6, qui, avant Kouroudi, vient me voir en délégation avec les autres conducteurs, dont Grutter, pour me demander de les intégrer au «commando combattant» lors des opérations effectuées sans les Dodge.

Le 2ème commando à Zouar en octobre 1971 : Lemonnier au volant de son 6x6 ; Maniez, Bukowski, Navajas, Dandré, Toussaint...



J'accepte car ce sont des garçons solides qui ont souvent le rôle ingrat, travaillant plus que les autres dans l'ombre et le cambouis. Et les voilà embarqués à Kouroudi.

Au moment le plus difficile, où nous sommes accablés par la chaleur et la soif, tendus vers l'objectif au pied de notre groupe de palmiers, je suis surpris par Lemonnier qui plonge près de moi, ouvre ses musettes porte-bandes de chargeur-FM et souffle en souriant timidement : «*mon lieutenant, j'ai de l'eau pour vous*». Miracle !

Après avoir découvert un puits près de sa position, de sa propre initiative, il organise la corvée d'eau et part seul sous le feu pour ravitailler ceux qui sont devant. Je tremble rétrospectivement et jusqu'à ce qu'il ait rejoint les pièces derrière nous. Merveille de dévouement et de courage d'un garçon qui voulait peut être me remercier de lui avoir fait confiance.

Issu du 1er RPIMa, il avait pourtant été noté «*peu digne de confiance*». Quant à moi, je l'ai fait citer et serai heureux de le retrouver au 8ème RPIMa où il terminera brillamment sa carrière au grade d'adjudant-chef, modèle d'humilité, de fidélité et d'efficacité. A ceux qui l'ont mal jugé, je rétorquerais volontiers «*qu'on ne donne pas à boire aux ânes qui n'ont pas soif*».

11 - Il y a aussi ce petit malin de Mathieu, caporal-chef graphiste de son état, reconverti radio P 13 à Kouroudi. Avant le départ, il me casse les pieds pour ne prendre qu'un PA en dotation, arguant du fait que sa fonction ne nécessite pas davantage. Je cède à contrecœur, lui souhaitant de s'en mordre les doigts.

Leçon de choses le 18 juin : plus l'affaire se corse, moins l'apôtre de la légèreté se fait entendre. Lorsque nous arrivons au groupe de palmiers, tel un chien de chasse, il soulève un 303 et une cartouchière abandonnés sur place. Moi, goguenard : «*on se sent mieux avec un fusil entre les mains ?*» Lui, avec humour : «*mon lieutenant, c'est permis d'avoir un 303 en dotation ?*» Avec Grutter, comme lui sergent-chef au 6ème RPIMa, il viendra me voir à Castres en 1980. A défaut de Mékong, nous remonterons un moment le Chari ensemble.

Quant à Grutter, devenu adjudant-chef, il sera le moniteur PM-Para de mon fils qui, à ses dires, faisait l'objet d'une attention particulière.

12 - Et puis comment ne pas citer ce vieux rebelle de Bez qui, en début d'après-midi, me demande avec insolence si je compte le laisser moisir encore longtemps là où il est, et auquel je réponds qu'il est payé pour exécuter les ordres et moi pour les donner.

Le 2ème commando à Zouar en octobre 1971 : Sabiani avec son groupe ; Lot, Marlaud, Cam, Audren, Calès...



Il finira par comprendre que je n'aurais jamais effectué cette manœuvre sans la garantie de sa position qui était, de surcroît, mon seul recours en cas d'échec.

On se retrouvera au Tchad en 1979. Lui, sergent au 2ème REP, moi, capitaine au 8ème RPIMa. Tard, le soir de nos retrouvailles, il me dira avec nostalgie : *«je suis sous-officier aujourd'hui au 2ème REP, j'ai fait Kolwezi, mais jamais je n'ai eu autant de responsabilité et d'initiative que lorsque j'étais caporal-chef à la tête de Noir 22»*.

13 - Ou encore Sabiani, le Corse marseillais qui découvre avec émerveillement l'aventure au Tchad, se croit invincible et invulnérable parce qu'il est para, mais qui, recevant une bordée de grenades à fusil en cours de progression, me regarde outré en disant : *«Mais c'est sur nous qu'ils tirent, ces cons»*. Candide et sympathique jeunesse !

14 - Sans oublier, bien sûr, mon cher Michaux, jeune sergent-chef, chef de groupe et déjà ancien au commando puisqu'il a débuté son aventure l'année précédente à Bedo.

Il se comporte de manière exemplaire tout au long de cette journée, avec lucidité et courage, sans frime ni état d'âme, jusqu'au moment où il entend l'inacceptable sur le réseau en milieu d'après-midi et d'une voix sans timbre me dit : *«mon lieutenant, pour Diarra, c'est fini»*. Le regard que je surprends à cet instant est indéfinissable, le silence de plomb qui suit est oppressant.

C'est en souvenir de cette digne et profonde détresse que je baptiserai, vingt ans après, la salle de réunion de la Citadelle de Bayonne du nom du sergent Diarra.

Nous refferons un bout de chemin ensemble au 8ème RPIMa de 1986 à 1988. Il prend le commandement de la 2ème compagnie, je suis chef de BOI. Quelle connivence entre nous !

15 - Enfin, il y a tous les autres, que l'on ne peut citer trente ans après, même si leur présence est palpable dans le silence. Qu'importe que l'on oublie ou que l'on confonde des noms ou des détails, il suffira que l'un d'entre eux dise : *«j'étais à Kouroudi»*, pour que tous se retrouvent et revivent cette part de jeunesse qu'ils ont donnée ensemble.

Le 18 juin 1971, le 2ème commando a eu beaucoup de chance de ne pas payer un tribut plus lourd. Ainsi va le hasard des combats, sans qu'on n'y puisse rien.

J'ai souvent pensé par la suite à cette théorie développée par le commandant Pourchet, pilote d'AD 4 à cette époque, pour qui tout individu arrive sur terre avec un carnet de chance. A chaque risque pris correspond la perte d'un ticket. Le problème, concluait-il, c'est qu'on ne sait jamais combien le carnet compte de tickets et qu'en plus certains risques coûtent plusieurs tickets à la fois. Le commandant Pourchet était un ancien qui parlait d'expérience.

Fort heureusement pour nous, nous avons à peine plus de vingt ans, pour les plus vieux, et moins, pour les plus jeunes.

J. Rosier 



Quatre jeunes Éléphants sur les lieux du combat de Kouroudi : Thomann, Rosier, Bouvinet, Neau.



LE COMBAT DE KOUROUDI - Par le Lieutenant Neau, chef du 1er commando (1/3)

Nous démarrons l'opération *Champagne* le 16 juin à 18 heures de Faya, alors que nous y avons été aérotransportés dans la nuit du 7 au 8. Nous nous sommes occupés comme nous avons pu pendant cette longue semaine de quasi inaction dans la palmeraie.

Cette opération se propose de réduire la bande de rebelles, dite *la bande du Borkou*, que nous affrontons épisodiquement depuis plus d'un an. On sait qu'ils sont là car ils viennent de lancer une incursion de nuit dans Faya. Il nous faut pour cela ratisser deux longues lignes de palmeraies partant de Faya et se rejoignant à Kouroudi (environ 100 km en ligne directe) :

- la première, orientée NNO et comprenant les oasis de Yarda et Forum, peu apte à la circulation de véhicules lourds ;
- la seconde, orientée au départ à l'ouest puis ensuite vers le nord et incluant les villages de Kirdimi, Bedo et Tigui.

Les 4 commandos sont juchés sur 4 camions Fiat gros porteurs civils qui transportent en plus chacun 20 fûts de carburants destinés aux hélicoptères. Une seule traçante dans l'un desdits fûts et les hommes seront transformés en chaleur et lumière. Inch Allah !

Ce départ discret nous fait de surcroît profiter de la fraîcheur nocturne. Nous empruntons l'itinéraire 2 et, après un bivouac de quelques heures sur la piste, dépassons Bedo en début d'après-midi du 17. Une partie des commandos est alors hélicoptérée sur Yarda et Forum : l'un de mes groupes (Piaskowski) et mon SOA (Guédon) font partie de ces éléments. Les camions Fiat et le carburant restent sur place. Les H-34 s'y approvisionneront en fonction de leurs rotations.

A Yarda, quelques rebelles isolés sont faits prisonniers. Ce sont des déserteurs de la Garde Nomade de Largeau. Ramenés à Bedo et interrogés par leur ancien chef, ils ne font aucune difficulté pour donner tous les renseignements voulus sur leur bande : 150 hommes environ, bien armés, au repos à Kouroudi.



Du 9 au 13 juin, précédant l'opération *Champagne* qui se termine à Kouroudi, le 2ème commando participe à l'opération *Artois* à partir d'Ounianga. Sur la photo, on reconnaît (en tenue de «goumier») le commandant (à l'époque) Mercier, alors officier-renseignement du groupement nord (BET), ainsi que plusieurs paras autour du lieutenant Rosier.

Le commandant Dominique qui orchestre l'opération me convoque, me donne les dernières informations et me dit : « Vous connaissez bien cette zone que vous avez fouillée lors de la matinée du 11 octobre dernier. Vous serez hélicoptéré en premier avec vos 2 groupes de combat et un élément de 7 supplétifs ».

Devant mon étonnement (seulement 2 groupes de combat – Bonin et Tixier – soit 19 paras hélicoptérés sur 150 rebelles !), il sourit et me dit : « ne vous faites pas de bile, je vous poserai au bon endroit ».

Me souvenant de Moyounga, je n'en suis pas rassuré pour autant !



A vol d'oiseau, la distance entre Faya et Kouroudi est de 105 km



Les postes de combat des HLL - R2 au premier plan, et R3 dans le massif de rochers - vus depuis les positions du 3ème commando (voir croquis en page 9). Les munitions traçantes ont enflammé les palmiers où étaient postés les HLL.

Le 18, à l'aube, nous décollons dans nos H-34. Approchant de Kouroudi, nous sommes avertis par le mécanicien de soute : ils sont bien là et le Pirate a débuté ses tirs sur les HLL, avant de les reporter pour sécuriser notre zone de poser. Posés près des contreforts d'un massif rocheux, à environ 400m des positions repérées par les aviateurs, nos paras se ruent à l'abri de quelques rochers avant de commencer l'escalade vers des positions plus élevées permettant de dominer le glacis nous séparant des positions rebelles.

Nous grimpons tout en nous protégeant des tirs HLL, sans toutefois avoir une idée très claire de la situation. Mais le contrefort sur lequel nous nous sommes jetés est bien haut, et j'expédie une équipe sur la crête militaire située à 150m environ pour éviter toute surprise ou tout débordement.

Ces premières mesures prises, je peux enfin faire le point. Le terrain d'affrontement est là, devant nous. Un *billard* de sable, de 3 à 400m de profondeur, sans une seule touffe d'herbe, nous sépare de 5 *cailloux* de 15 à 20m de hauteur, traités par nos aviateurs. Sur la droite du dernier *caillou* s'étend une imposante palmeraie. Cependant, même en utilisant les jumelles, je ne distingue pas de guerrier toubou. En revanche, du plomb siffle à nos oreilles de temps à autre. Ce terrain ne me rappelle en aucune façon celui que j'avais fouillé le 11 octobre 1970 avant de repartir vers Bedo, puis vers Largeau.

Ma mission est double : traiter les objectifs repérés en guidant nos aviateurs et éviter les fuites pendant l'hélicoptage des 3 autres commandos, ce qui demandera plus de 4 heures en raison de la faible charge utile de nos hélicoptères par 50°C à l'ombre. Les rebelles, de mon côté, ne peuvent pas fuir par le glacis où ils seraient *tirés comme des lapins*. Ils ne peuvent que fuir par la ligne de cailloux sur notre gauche ou basculer dans la palmeraie sur notre droite, et ce sera la zone prioritaire à traiter avec les LG (en limite de portée), les FR-F1, les FM, mais surtout par le Pirate et les Skyraiders. En revanche, dans la partie opposée de cet alignement de rochers – zone trop éloignée de mon dispositif pour y intervenir – seuls les aviateurs pourront être efficaces.

Toutefois, Klonowski est arrivé en véhicules au lever du jour dans la zone, avec la section d'intervention de Largeau, et contrôle une partie du terrain pouvant être utilisée par les rebelles pour s'exfiltrer à mon opposé. J'ai visuel sur lui à 1 km environ devant nos positions. La zone non encore entièrement encagée à ce moment est heureusement complètement dénudée et peut être traitée avantageusement par nos aviateurs. Si nous ne faisons pas d'erreurs, nous devrions détruire cette bande.

Malgré nos difficultés bien connues de liaison radio avec nos amis de la 3ème dimension, nous parvenons à nous coordonner. Le commandant Dominique qui nous survole en Al-II a,

lui aussi, bien compris la problématique de l'encagement, et c'est pour cela que le commando Thomann sera hélicopté par la dernière rotation pour ratisser cette palmeraie.

Je suis seul pendant près de 2 heures. Effectivement, les rebelles tentent sur notre droite de rejoindre la palmeraie et sur notre gauche de fuir ou de tenter de nous contourner par cette ligne de cailloux, et nos armes (FR-F1, AA-52 et LG), le Pirate et les Skyraider concentrent leurs feux surtout à la jonction entre les rochers et ladite palmeraie. Mais au fur et à mesure du déroulement des hélicoptages de mon 3ème groupe, des 3ème, 2ème, puis 4ème commando, l'appui feu m'est progressivement confisqué car les commandos sont au contact partout. Mais en réalité, seuls quelques rebelles réussiront à passer dans la palmeraie.



Le commandant Dominique (mains aux hanches) observe la manoeuvre depuis la position du 3ème commando le 18 juin après-midi.

En fin de matinée survient un incident qui aurait pu devenir une catastrophe. Un tireur LG du groupe Bonin – Delpech – voit le frein de bouche de son 49/56 tordu par l'explosion de la grenade à fusil qu'il vient de tirer. Bonin ravitaille les supplétifs en munitions : ils viennent déjà d'épuiser leur dotation initiale de 90 cartouches !



Le terrain comporte une multitude de massifs de rochers, truffés de failles et de grottes, mais aussi de vastes étendues de sable où poussent des bosquets de palmiers touffus permettant aux HLL de s'embusquer.

LE COMBAT DE KOUROUDI - Par le Lieutenant Neau, chef du 1er commando (3/3)

Le cœur de l'action bascule à l'opposé de ma position. Les 2^{ème} et 3^{ème} commando (Rosier et Bouvinet), ainsi que mon 3^{ème} groupe cherchent à préciser le contact. Ils sont à la peine, leurs adversaires étant dispersés en plusieurs éléments. De mon côté, je suis contraint d'organiser en fin de matinée une Evasan pour 3 jeunes paras, nouvellement arrivés de France, complètement déshydratés en dépit des 3 ou 4 gourdes d'eau dont ils étaient dotés le matin au départ de Bedo.

En début d'après-midi, Rosier qui est en difficulté obtient la priorité de l'appui des Syraider. Il leur fait exécuter une passe à blanc pour préciser l'objectif. Nous sommes presque dans l'axe pris par les chasseurs. Rosier leur donne le feu vert. Je tente en vain de rentrer sur le réseau pour arrêter la plaisanterie, mais sans succès. Et nous voyons arriver les 2 *Sky* pour le straffing. Nous baissons la tête et la terre tremble 100m sur notre droite. Enfin, j'obtiens le contact radio pour infléchir le tir. Ouf !

Nous économisons nos munitions, pas les supplétifs qui tirent toujours à volonté, et seules les armes à longue portée sont utilisées (FR-F1, AA-52 et LG). Vers le milieu de l'après-midi l'étau se resserre autour des rebelles car nos amis du Pirate et des *Sky* ont fait des ravages parmi les rebelles encerclés sur les quelques cailloux refuges. L'affrontement final n'est pas loin !

C'est alors que, à quelques minutes d'intervalle, 2 balles (probablement de 303 ou de Fal) me frôlent dans mon poste de combat. Je ne dois mon salut qu'au geste que j'ai fait en me retournant pour rendre les jumelles à mon radio - Chollet - situé juste derrière moi. Il reste du monde en face ! Soudain, l'ordre d'assaut arrive, et là le moment le plus pénible de ma vie militaire se présente.

En effet, nous devons monter à l'assaut de deux cailloux sur lesquels apparemment des résistances subsistent, en progressant sur un glacis de sable de 400 m, sans un kéké pour nous protéger, et sans savoir si ces objectifs sont aisés à escalader ou non... J'aurais, bien évidemment, la priorité Pirate et *Sky* durant cette phase, que moi seul sait manager, mais combien d'hommes



Les rochers dans lesquels le sergent Michel Diarra et le parachutiste Yvon Martin, du 3^{ème} commando, ont été tués.

vais-je laisser sur ce glacis sableux ? Comment les récupérer sous le feu ? Je n'ai pas discuté, mais j'avoue que l'idée de désobéir est passée dans ma tête !

Après la mise en place des appuis sol-sol et sol-air un groupe de combat - Bonin - s'est élancé vers l'objectif. Après quelques minutes terribles de progression sans aucune protection possible, il atteint son objectif, sans pertes. Mais Bonin se fait allumer au sommet du caillou et éprouve des difficultés à placer son FM. Enfin son groupe se poste.

Alors, par élément, le reste du commando traversa et le regroupement s'effectua sur le caillou. Le second rocher objectif est tenu et s'avère impossible à escalader par notre axe d'approche. Jusqu'à la tombée de la nuit, nous nous contenterons donc de traiter quelques résistances au FM à partir de notre position.

Il nous reste 80% de nos munitions. L'un de nos supplétifs a trouvé de l'eau à 1m de profondeur, nous n'avons aucune perte, la vie est belle ! Les autres commandos sont en plus grandes difficultés : 2 tués, quelques blessés, manque d'eau, épuisement des munitions.

Puis, la nuit tombée, le groupe Bonin, puis le groupe Tixier prennent



Le 19 juin matin, les parachutistes de la CPIMa doivent ratisser tout le terrain. A droite une partie des armes récupérées.

position dans le glacis que nous venons de traverser de manière à boucler la zone de fuite possible des rebelles totalement encerclés. La mission Nord-2501 *luciole* d'éclairage du champ de bataille arrivera vers 20h30, c'est-à-dire plus de 2 heures après la venue de l'obscurité, comme à Moyounga. Trop tard ! Toutefois, aucun rebelle ne fuira de notre côté.

Le lendemain aux aurores, le ratisage des cailloux pour retrouver armes et blessés s'opérera. Je ne parlerai pas du bilan déjà évoqué dans les articles précédents sur Kouroudi, sauf pour évoquer la récupération d'une mitrailleuse Lewis, d'un canon de FM Bren et de grenades à fusil Strim non encore en service dans l'Armée française.



Les blessés rebelles sont regroupés avec nos paras, dignes, sans haine à notre égard et ne se plaignant pas malgré leurs horribles blessures résultant des obus explosifs utilisés par nos aéronefs d'appui air-sol. Ils seront traités à l'antenne chirurgicale.

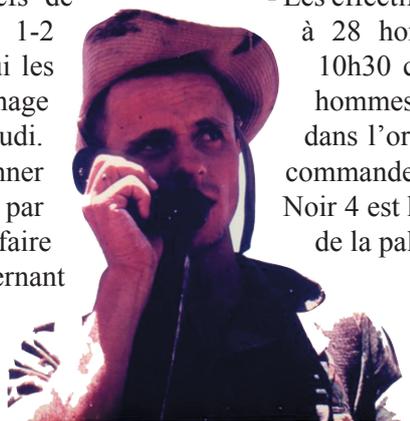
Nous n'avons plus de potentiel, ni munitions, ni carburant, ni adrénaline, pour poursuivre les survivants qui ont un long chemin à faire pour rejoindre leurs bases ; les blessés exfiltrés périront vraisemblablement en cours de route. Pour nous, c'est le retour en convoi vers Faya.

Lieutenant Neau,
Chef du 1^{er} Commando



LE COMBAT DE KOUROUDI - Par le Lieutenant (à l'époque) Alain Gosset

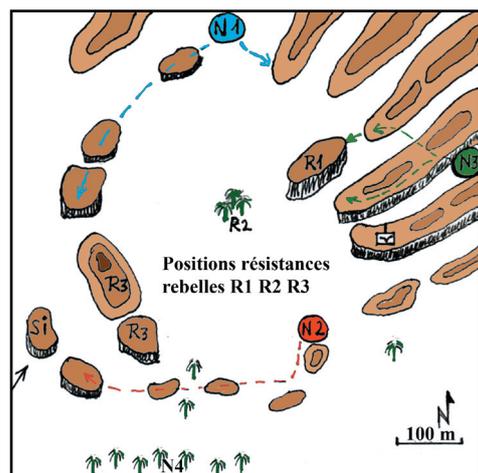
Les lieutenants chefs de Commando Noir 1-2 et 3, ont chacun en ce qui les concerne relaté l'accrochage du 18 juin 1971 à Kouroudi. Aussi, me bornerai-je à donner ma vision de commandant par intérim de la CPiMa et faire quelques remarques concernant l'opération.



- Le terrain : des pains de sucre avec des grottes, des étirements rocheux de hauteur variable, séparés par des étendues de sable parsemées de palmiers douches. Ce terrain procure à l'ennemi un abri salvateur et des positions avantageuses de défense.

- L'ennemi : évalué entre 120 à 150 hommes fortement armés, réactifs et braves. Son armement, outre l'armement individuel, comporte plusieurs FM et des grenades à fusil de fabrication française, tirées sur Noir 3 et la commandement. L'éclatement de l'ennemi en plusieurs points de défense, survenu dès leur découverte, a imposé au commandant de l'opération d'effectuer les hélicoptages d'encercllement en des points éloignés les uns des autres.

- Le dispositif : Noir 1 au nord et Noir 2 au sud-est ne se verront pas, mais l'un et l'autre pourront profiter dans l'après-midi de l'appui de la Section d'Intervention (A/C Klonowski) au sud. Noir 3 et la commandement au nord-est ne verront pas Noir 1 et Noir 2. L'initiative est donc laissée à chaque commando avec, en fonction des besoins, l'appui des moyens aériens (AD4 Skyraider et hélicoptère canon Sikorski H34)



- Les effectifs : chaque commando à 28 hommes et de 7h30 à 10h30 ce sont moins de 120 hommes qui seront hélicoptés, dans l'ordre Noir 1, Noir 2, la commandement, puis Noir 3. Noir 4 est hélicopté à 16h au sud de la palmeraie.

De ce qui précède, quelques remarques s'imposent :

- Niveau commandant de la CPiMa : excentré, participe avec la section de commandement (16 hommes et un groupe de Noir 1) au bouclage, en attendant l'hélicoptage de Noir 3. S'installe sur la langue rocheuse, avec en face un découvert de sable de 400 mètres, avec Noir 3 à sa droite. Difficulté à situer Noir 1 et Noir 2 et à estimer les problèmes auxquels ils sont confrontés, malgré les compte-rendus radio.

- L'appui aérien est sous la responsabilité du commandant de l'opération, en fonction des demandes des commandos. Malgré quelques difficultés de liaison radio, l'appui fut irréprochable et causa des pertes importantes parmi les rebelles. Mais compte tenu des impératifs de ravitaillement en munitions et carburant, à Faya-Largeau, celui-ci ne fut pas permanent.

- Logistique : l'accrochage qui a duré une journée fut bref, mais violent. Beaucoup de munitions ont été consommées et, au soir, un reconstituer eût été nécessaire. La température en juin est torride et s'est ajouté le problème de manque d'eau qui sera réglé le lendemain dans la matinée par un largage depuis un Nord 2501.

- Le bouclage du soir ne pouvait être efficace et l'opération « luciole » n'a rien changé au fait qu'au matin, seuls ont été trouvés des blessés, pour certains gravement atteints.

- Le lendemain matin, la CPiMa était dans l'impossibilité de poursuivre les fuyards : munitions insuffisantes et surtout pas d'hélicoptères disponibles, compte tenu de l'étirement maximum de la chaîne de ravitaillement en carburant.

- Nos pertes sont de 2 tués : le Sergent Michel Diarra et le parachutiste Yvon Martin, auxquels s'ajoutent 7 blessés : le Sergent Bertiaux, les Caporaux Dussuviaux, Wawraszek et Moreau, les Parachutistes Ferraretto, Strentz et Guillemet.

- Bilan commun de l'opération : 42 tués, 17 prisonniers, 36 armes récupérées.

- Les 3 commandos isolés ont manœuvré à leur échelon, groupés. Profitant de l'appui aérien et manœuvrant souplement, ils ont atteint, ainsi que la SI (A/C Klonowski), la limite au-delà de laquelle il aurait fallu consentir des pertes humaines beaucoup plus importantes et inutiles, la bande ayant été détruite à 50%.

Après quarante-deux ans, il m'est ainsi donné la possibilité de porter témoignage de la magnifique conduite de la CPiMa. Une fois de plus, en sous-effectif, sur un terrain non favorable et dans des conditions très difficiles, nos paras ont montré leurs belles qualités d'allant, d'initiative et de courage.

Lieutenant Alain Gosset, commandant la 6ème CPiMa au combat de Kouroudi.

NB 1 : Commandant l'opération : Chef de Bataillon Dominique.

NB 2 : Articulation CPiMa : officier-adjoint Lt Beauflis - Noir 1 Lt Neau - Noir 2 Lt Rosier - Noir 3 Lt Bouvinet - Noir 4 Lt Thomann.



Les lieutenants de la CPiMa, peu de temps après le dur combat de Kouroudi : de droite à gauche, Neau, Rosier, Bouvinet, Beauflis, Thomann.